

**MICHEL
ONFRAY**

**LA FORCE
DU SEXE FAIBLE**

CONTRE-HISTOIRE
DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE



autrement

Michel Onfray

LA FORCE DU SEXE FAIBLE

Contre-histoire de la Révolution française

La vision dominante et institutionnelle de la Révolution française est jacobine, masculine, construite autour de l'icône de Robespierre, chantre de la Terreur. Elle a toujours fait abstraction du rôle et des combats des femmes. Dans cet essai, Michel Onfray propose une nouvelle lecture de cette période clé de l'histoire de France, réhabilitant celles qui ont fait le pari des Lumières contre celui de la violence.

Les portraits d'Olympe de Gouges, de Charlotte Corday ou de Madame de Staël prouvent non seulement que ces femmes ont compté mais aussi qu'elles avaient une cohérence d'action et de pensée. Révolutionnaires, républicaines, girondines, opposant l'intelligence à l'échafaud, ces oubliées de l'histoire incarnent la force du sexe que l'on dit faible.

Michel Onfray, philosophe, a fondé l'Université populaire de Caen en 2002. Traduit dans près d'une trentaine de pays, il est auteur de près d'une centaine d'ouvrages. Il dirige la collection « Universités populaires & Cie » chez Autrement. Son dernier ouvrage, *Cosmos* (Flammarion) a reçu le prix Lire du meilleur livre de philosophie de l'année 2015.

Illustration de couverture © Antoine Moreau-Dusault

—
Retrouvez toute notre actualité sur
www.autrement.com
et rejoignez-nous sur **Facebook**

La force du sexe faible

Collection Universités populaires & Cie

Michel Onfray

La force du sexe faible

Contre-histoire de la Révolution française

Collection **Universités populaires & Cie**
Sous la direction de Michel Onfray
Éditions **Autrement**

À Dorothée qui me l'avait demandée.

*« Soit dit pour les gens qui sont capables de
se rendre compte : les femmes ont l'entendement,
les hommes la sensibilité et la passion. »*

Nietzsche, *Humain, trop humain*, I.411

Introduction

Robespierre n'a pas eu lieu

Anatomie du cerveau reptilien

Robespierre n'eut jamais de corps. Du moins, il vécut comme s'il n'avait ni sexe, ni ventre, ni mains pour caresser, ni bouche pour embrasser, ni peau pour toucher. Il naquit accessoirement à Arras et mourut par hasard sous le rasoir de la guillotine parisienne, car il fut d'abord et avant tout un citoyen de la Rome antique, plus contemporain de Marius et de Pompée, de César et de Brutus, que de ses voisins boulangers ou charpentiers, portefaix ou artisans au nom desquels il prétendait pourtant parler. Cet homme a vécu sa courte vie drapé dans une toge virile ; mais le drapé antique allait mal au bourgeois perruqué, coiffé et poudré qu'il fut.

La vie de ce lecteur de Plutarque fut consacrée à se venger d'une humiliation d'adolescence. Mais, pour dissimuler cet aspic venimeux et peu avouable (ce mobile était-il même clair aux yeux du despote ? J'en

doute...), il enveloppa soigneusement son ressentiment dans des pages de Tacite et de Rousseau. Son cerveau baignait dans la bile. Il lut *Du contrat social* et la *Profession de foi du Vicaire savoyard* avec un avant-goût de sang dans la bouche. Cuite par son intelligence froide, sa rancœur devint idéologie.

Orphelin de mère, abandonné par son père alors qu'il a six ans, Robespierre est récupéré par son grand-père maternel qui s'occupe des quatre enfants de la famille. Placé au collège à sept ans, distingué par la monarchie, il obtient une bourse qui lui permet de quitter la province pour étudier au collège Louis-le-Grand à Paris. Ses vêtements râpés, ses souliers éculés, sa tenue défraîchie lui valent les moqueries des fils de la bourgeoisie et de l'aristocratie parisienne.

Pour fuir cette humiliation, il se réfugie dans la lecture des auteurs romains. Puisque les enfants de riches et de nobles ne veulent pas de lui, alors il ne veut pas d'eux. Dès lors, par décision et volonté, il se sent désormais chez lui dans *Les Vies des hommes illustres* de Plutarque ou dans les *Philippiques* de Cicéron. Paris ne veut pas de lui, mais Rome l'accueille : il fera du Paris révolutionnaire une Rome à sa main.

Le corps de Robespierre est en trop : insomniaque, abonné aux cauchemars, sans vie sexuelle connue, nerveux pathologique, dépressif, sujet aux maladies de peau, affublé d'ulcères variqueux aux jambes, mauvais parleur, saignant régulièrement du nez,

paranoïaque, Robespierre n'est qu'un cerveau, un vouloir, une décision, une volonté. On comprend qu'il communie dans le stoïcisme, tourne le dos à la vie et voue un culte au néant. L'avocat d'Arras a épousé la mort.

Cet anémique a besoin du sang frais de révolutionnaires exécutés pour irriguer son encéphale : avant la Révolution, monarchiste, il s'oppose à la peine de mort ; après elle, dès les exactions de la Commune qu'il légitime, via les massacres de Septembre (1 500 morts, plus de 350 prêtres massacrés) et jusqu'à la fin, il jouit de l'hémoglobine versée à flots dans un fouillis de têtes tranchées. Il nourrit son intelligence glaciale avec ces quartiers de viande humaine. La décapitation de Louis XVI, celle de Marie-Antoinette, les charrettes de Girondins, d'Enragés, de dantonistes, d'hébertistes, d'Indulgents, d'athées se succèdent. Puis celles de Charlotte Corday, de Manon Roland, d'Olympe de Gouges. Il n'est plus contre la peine de mort. Devant ces corbillards remplis de morts vivants, Robespierre n'a *jamais* un mot humain. Il fait tuer, sans état d'âme. Ses prétendus amis compris...

La Révolution baigne dans le sang : 100 000 victimes de massacres et d'exécutions ; 16 594 guillotins, dont 2 500 à Paris ; 20 000 à 30 000 fusillés ; 20 000 à 50 000 victimes vendéennes ; entre 2 000 et 9 000 noyés à Nantes... L'un de ses biographes, Joël Schmidt, qui cherche à comprendre l'homme sans le juger (et conclut sur l'énigme du personnage en

évitant de donner un seul chiffre du bilan de la Terreur...), écrit pourtant : « Avec un tel fanatisme, on peut aller loin dans le crime contre l'humanité. Et si Robespierre en avait eu les moyens techniques, que n'aurait-il fait ? » En effet, la question se pose...

Le 10 thermidor 1794, la mâchoire pendante après sa tentative de suicide, il se trouve au pied de l'échafaud avec Couthon, Saint-Just et son frère, indéfectible compagnon. Robespierre assiste aux exécutions : il a fermé les yeux en attendant son tour. Tout à la jouissance de son cerveau stoïcien, enivré de lui-même, goûtant une dernière fois les délices de sa cérébralité et les prodiges du pouvoir de sa pensée, l'homme qui avait dit à la tribune le 21 novembre 1793 : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer » (*Œuvres complètes*, X.197) rouvre les yeux, le temps de revenir au vrai monde afin d'en préparer sa fuite. Au dévot qui croyait à l'immortalité de l'âme et ordonnait de raccourcir les sans-Dieu, le paradis des terroristes a probablement ouvert immédiatement ses portes.

Le couperet fait tomber dans la sciure la tête de cet homme qui avait mis toute son intelligence au service des furies de son cerveau reptilien. Robespierre avait trente-six ans. Son corps et celui des siens ont été enterrés dans un lieu tenu secret, puis recouverts de chaux vive pour éviter le culte révolutionnaire. La monarchie de Juillet a construit sur ce terrain vague une piste de danse pour le bal. De joyeux danseurs

ont donc piétiné la face du doctrinaire rousseauiste pendant des années sans le savoir.

*

Il existe toujours des adorateurs de ce serpent qui disait parler pour le peuple afin de mieux l'envoyer à l'échafaud, pour son bien bien sûr, au nom, évidemment, de ce qu'il appelait la vertu... Ainsi, à propos de Lénine, Staline, Mao et quelques autres du même acabit, dont Robespierre, Alain Badiou affirme en effet : « Il est capital de ne rien céder au contexte de criminalisation et d'anecdotes ébourifantes dans lesquelles depuis toujours la réaction tente de les enclore et de les annuler » ! Zizek, quant à lui, préface les « plus beaux discours » du Terroriste en le couvrant d'éloges, puis il écrit ceci : « Notre tâche aujourd'hui est de réinventer une terreur émancipatrice. »

En plus de ces deux philosophes, je m'étonne toujours qu'il y ait encore de francs partisans de Robespierre parmi les universitaires (Claude Mazauric et Jean-Clément Martin), les politiciens (Jack Ralite du PCF et Jean-Luc Mélenchon du Front de gauche) ou des citoyens de base (les 3 137 signataires d'un comité de soutien pour la création d'un Musée Robespierre à Arras...), mais qu'il n'y en ait aucun pour se réclamer de Carrier ou de Fouquier-Tinville, comme s'il y avait d'un côté des tyrans présentables, puisque intellectuels frottés de belles-

lettres, brillants théoriciens de leurs crimes, et, de l'autre, des satrapes infréquentables, parce qu'ils ne se sont jamais piqués de philosophie politique, n'ont pas cité Jean-Jacques Rousseau, ou ont évité de se draper dans l'antique pour envelopper leurs crimes dans la toge virile des Spartiates. Or, si les premiers ont existé comme ils ont existé, c'est parce que les seconds leur ont rendu possible cette vie-là... Car, sans Carrier et Fouquier-Tinville, pas de Robespierre – et vice versa...

Carrier, Jean-Baptiste de son prénom, supervise les noyades de Nantes qui, entre mai 1793 et fin janvier 1794, font 5 000 victimes. Le génocidaire utilise des bateaux à fond plat qu'il remplit d'hommes, de femmes et d'enfants, de prêtres et de vieillards, de grands-mères et de femmes enceintes, tous précipités vers le fond de la Loire par une trappe. Les victimes sont dénudées, leurs vêtements vendus, elles sont volées, dépouillées de leurs biens. Parfois, Carrier attache un homme et une femme nus avant de les précipiter par le fond ; on parle alors de « mariages républicains » ou de « baignoire nationale »...

Les enfants, traités de vipères qu'il faut étouffer pour éviter d'avoir à les massacrer plus tard (déjà...), font partie des victimes, ainsi que des jeunes filles grosses de plusieurs mois. Michelet dénombre au moins 300 enfants dans ces massacres... Pas de procès, Carrier affirme : « Il ne faut point de preuves

matérielles, le soupçon suffit. » Qui est le maître des soupçons ? Lui...

Jean-Clément Martin, professeur d'université émérite à la Sorbonne, directeur de l'Institut d'histoire de la Révolution française (CNRS), membre de la Société des études robespierristes, auteur depuis un quart de siècle d'ouvrages sur « 1789 », écrit dans *La Révolution française* : « Les massacres en Vendée n'ont jamais (*sic*) été étudiés systématiquement, mais ont été connus et dénoncés dès 1794, puisque toute une campagne exceptionnelle leur a été consacrée par une presse polémique (*sic*), amalgamant (*sic*) Carrier, le député représentant de la Convention de Nantes, où il fait (*sic*) commettre des noyades, à Robespierre, supposé (*sic*) le défendre. La deuxième allégation est fausse, mais permet malgré tout d'entrer dans les accusations contre Carrier. »

Que ces massacres n'aient jamais été étudiés, c'est faux : Reynald Secher l'a fait dans une thèse soutenue en 1985 et publiée chez Perrin (l'un des éditeurs de Jean-Clément Martin !), sous le titre *La Vendée-Vengé. Le génocide franco-français* (avec, entre autres sommités universitaires, Pierre Chaunu et Jean Tulard au jury...), mais l'universitaire robespierriste le traite de négationniste et de révisionniste... L'institution lui a brisé les reins, elle a ruiné sa carrière universitaire, elle a sali l'homme jusque dans sa vie privée, elle a insulté le chercheur. On lira de Reynald Secher *La Désinformation autour des*

guerres de Vendée et du génocide vendéen pour découvrir l'étendue de cette ignominie.

Que Robespierre soit « supposé » soutenir Carrier est une contre-vérité manifeste ! Il l'a clairement et nommément soutenu... D'abord, le prétendu Incorruptible défend le principe des massacres de Nantes de juin 1793 : le 5 février 1794, devant le Comité de salut public, il dit en effet « Il faut étouffer les ennemis intérieurs de la république ou périr avec elle ; or, dans cette situation la première maxime de votre politique doit être qu'on conduit le peuple par la raison et les ennemis du peuple par la terreur. Si le ressort du gouvernement populaire dans la paix est la vertu, le ressort du gouvernement populaire en révolution est à la fois la vertu et la terreur : la vertu, sans laquelle la terreur est funeste ; la terreur, sans laquelle la vertu est impuissante. La terreur n'est autre chose que la justice prompte, sévère, inflexible ; elle est donc une émanation de la vertu ; elle est moins un principe particulier qu'une conséquence du principe de la démocratie appliqué aux plus pressants besoins de la patrie ». S'il avait le souci de la vérité plus que celui de nourrir sa foi, le sorbonagre pourrait lire ce texte aux pages 356-357 du tome X des *Discours et rapports à la Convention* de son héros, un volume publié par... la Société des études robespierristes dont il est membre.

Ensuite, Robespierre défend nommément Carrier dont il connaît les agissements, puisque Jullien fils lui envoie une lettre le 16 pluviôse an II (4 février

1794), *soit la veille de sa tirade*, dans laquelle il écrit « que Carrier a fait prendre indistinctement, puis conduire dans des bateaux et submerger dans la Loire, tous ceux qui remplissaient les prisons de Nantes ».

L'éminent membre de la Société des études robespierristes appointé par le Centre national de la recherche scientifique aurait également pu lire à la page 1055 du *Journal des débats et des décrets* de dimanche an III, soit fin novembre 1794 (c'est d'ailleurs son métier : lire avant d'écrire des contre vérités...), un témoignage de Laignelot qui dit à la Convention : « Avant que Carrier fut dénoncé, j'allai voir Robespierre, qui était incommodé ; je lui peignis toutes les horreurs qui s'étaient commises à Nantes ; il me répondit : "Carrier est un patriote, il fallait cela dans Nantes." »

Donc : Robespierre soutient la Terreur – ce qui n'est pas une découverte ; Robespierre connaît les exactions concrètes de la Terreur en général, et de Nantes en particulier –, ceci n'est toujours pas une trouvaille ; mais Robespierre n'ignore rien des agissements de Carrier dans les massacres en Vendée ; nonobstant, Robespierre décerne un brevet de patriotisme audit Carrier pour ses meurtres d'enfants, de femmes enceintes, de vieillards, tous transformés en « brigands » par son caprice.

Certes, on peut être robespierriste... Mais pourquoi diable les dévots de cette secte veulent-ils absolument passer sous silence la dictature de leur héros

qu'ils s'évertuent à présenter comme un partisan de l'abolition de la peine de mort (ce qu'il fut en effet à la tribune le 30 mai 1791, mais sa vie contredit ces paroles...), un ami du peuple (alors qu'il se contente de célébrer le concept de Peuple pour mieux mépriser le peuple réel auquel il ne se mêle jamais, par dégoût de la vérité concrète...), un défenseur de la liberté (qu'il identifie à la vertu assimilée à son caprice, elle-même sécrétion de son idiosyncrasie) ? Le même tropisme clérical anime ceux qui veulent absolument sauver le fascisme d'Hitler en le dissociant de son antisémitisme. Ceux-là prétendent que le dictateur ignorait la solution finale et ignorait ce qu'on faisait à Auschwitz ! Le négationnisme à l'endroit du nazisme est criminalisé, et c'est heureux. Le négationnisme à l'endroit de la Révolution française est enseigné par l'Institution... Normal qu'on en retrouve des traces un peu partout.

Contre Robespierre et les robespierristes de tout poil, d'avant-hier, d'hier, d'aujourd'hui et même de demain, car, gageons-le, il y en aura encore demain, je propose cette contre-histoire de la Révolution française dégagée du catéchisme jacobin qui fait la loi. Le farouche opposant à toute peine de mort que je suis ne saurait trouver son compte à *cette Révolution française-là*, sanglante à souhait, qui, sous prétexte de justice, impose une terreur qui empêche l'avènement de cette même justice.

Les robespierristes et leurs compagnons de route oublieront que j'écris *cette Révolution française-là*

Achevé d'imprimer en janvier 2016 chez Grafica Veneta, Italie,
pour le compte des Éditions Autrement,
17, rue de l'Université, 75007 Paris.
Tél. : 01 44 73 80 00.
N° d'édition : L.69EHAN001053.N001. ISBN : 978-2-7467-4676-3.
Dépôt légal : mai 2016.